

L'Abille de la Nouvelle-Orleans... NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

La révolution en Turquie.

Il est donc dit que jamais, à un moment donné, la paix dans le monde ne sera universelle. A peine l'ordre, la tranquillité sont-ils rétablis sur un point, que sur un autre le désordre éclate; que les passions travaillent les peuples et les divisions se font à ce que la raison les ramène à des sentiments meilleurs.

Vizir, et Edhem Pacha, ministre de la Guerre. Ce dernier commandait les troupes turques lors de leur guerre avec les Grecs. A la Chambre, le premier secrétaire du Sultan a donné lecture d'un ordre annonçant que Majesté avait accepté la démission du Cabinet et qu'un nouveau ministère serait bientôt formé.

L'impôt sur la noblesse.

La Prusse ne songe pas, comme la France, à réformer tout son système fiscal; mais, ayant besoin d'argent, elle cherche à établir quelques impôts nouveaux. La commission du Landtag, chargée d'étudier les questions relatives à l'impôt du timbre, propose d'y soumettre les titres de noblesse. Et voici le tarif: "Pour la titre de duc, 10,000 marks; pour celui de prince, 6,000; 3,600 pour les comtes, 1,200 pour les barons."

1544 Kilomètres.

Quinze cent quarante-quatre kilomètres en neuf cent soixante-sept minutes, voilà qui n'est pas banal! En aéroplane? En ballon? Non! Tout simplement en chemin de fer!

encore à temps. Il paya la somme de 10,000 francs, et à onze heures du matin il partait dans un wagon-salon, attelé entre deux fourgons et trainé par un locomotive ordinaire.

Une belle figure.

Une des plus belles figures de l'ancienne armée vient de disparaître: le général de division Derroja est mort à Paris, dans sa quatre-vingt-septième année. Le vieux général était bien oublié des générations présentes, et pourtant son nom mérite d'être gravé au fond du cœur de tous les Français qui ne veulent pas désespérer de la patrie.

Colonel d'un régiment d'infanterie à Metz, Derroja, s'échappa lors de la capitulation de Bazaine et rallia la petite armée du Nord en formation: Faidherbe le met à la tête d'une division, et c'est avec ces soldats improvisés, mal armés, sans instruction, qu'il mène, contre les masses ennemies, une campagne admirable, dont les étapes sont marquées par deux belles victoires, victoire, hélas! sans lendemain.

BISMARCK INTIME.

Un ancien collaborateur du prince de Bismarck, M. Christian von Tiedemann, publie des mémoires sur le chancelier, qu'il put étudier tout à son aise dans l'intimité. A la date du 25 janvier 1875; M. Christian von Tiedemann écrit que le prince se plaignait de son mauvais appétit, bien qu'il reprenne de chaque plat et boive une quantité considérable de bière. Il éprouve un vif chagrin de ne pouvoir goûter à une hure de sanglier à la vinaigrette, que la princesse lui défendait, vu son "estomac délicat".

THEATRES. ORPHEUM.

La variété des numéros du programme de vaudeville de l'Orpheum et leur excellente exécution attirent chaque jour un public nombreux aux deux représentations de ce populaire théâtre.

TULANE.

Les représentations de "Gay Musician", la jolie comédie musicale donnée cette semaine au Tulane sont vraiment attrayantes et c'est en foule que le public se porte à l'élégant théâtre de la rue Baronne.

CRESCENT.

Comme les pièces précédemment interprétées par Mlle Cecyl Spooner "The Little Terror" a été fort bien accueillie par le public qui fréquente le Crescent. Cette pièce permet à Mlle Spooner de donner toute la mesure de son talent et les applaudissements ne sont pas ménagés à l'excellent artiste.

WHITE CITY.

L'ouverture de la Cité Blanche fixée à samedi prochain promet d'être un véritable régal pour les amateurs de vaudeville si nombreux à la Nouvelle-Orléans. La direction n'a rien négligé pour assurer le succès de l'entreprise et tout fait prévoir que les nombreux divertissements qu'elle a préparés attireront en foule le public à ce charmant rendez vous d'été.

Enfermé dans un caveau.

St-Louis, 14 avril.—S. E. Bonneville, commis du Planter's Hotel, étant entré dans le caveau de cet hôtel à minuit pour y placer des objets de valeur, il fut enfermé par Jack Shannon le commis de la mal, qui ne l'avait pas vu et qui ferma la porte au verrou. Bonneville était le seul qui connaît la combinaison de la porte.

Mme Patrick Whaling, une femme de 54 ans, a été prise d'un étourdissement hier matin alors qu'elle montait les escaliers en sa demeure rue Magazine 1316 et est tombée d'une hauteur de 15 pieds. Elle a eu le bras droit fracturé.

CHUTE.

Mme Patrick Whaling, une femme de 54 ans, a été prise d'un étourdissement hier matin alors qu'elle montait les escaliers en sa demeure rue Magazine 1316 et est tombée d'une hauteur de 15 pieds. Elle a eu le bras droit fracturé.

Attentat contre le maire de Goodwater.

Birmingham, Ala., 14 avril.—Loman Meadows, un nègre qui est, croit-on, atteint d'énation mentale, a tiré cinq coups de revolver à bout portant sur M. London, maire de Goodwater, Ala., ce matin de bonne heure. Aucun des projectiles n'a atteint le but. Le nègre poursuivi par plusieurs citoyens a encore fait feu deux fois sur la foule n'atteignant personne, et a été finalement capturé dans un entrepôt où il s'était réfugié.

M. Fulton est nommé ministre en Chine.

Washington, 14 avril.—Le département d'Etat a nommé M. Charles W. Fulton, de l'Oregon, au poste de ministre des Etats-Unis à Pékin, Chine, en remplacement de M. W. Rockhill.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA Livraison du 1er avril 1909.

- I.—Etienne Mayran, dernière guerre, par H. Taine. II.—Les Préliminaires de la guerre, par M. Emile Ollivier, de l'Académie française. III.—Pierre et Thérèse, première partie, par M. Marcel Prévost. IV.—La jeunesse d'Eugène Fromentin, par M. Emile Faguet, de l'Académie française. V.—Les Indigènes algériens. II. La nécessité d'un programme politique nouveau et l'avenir des races indigènes, par M. Roule. VI.—Le moyen âge est-il d'origine orientale? par M. Louis Bréhier. VII.—La Législation française des aliénés, par M. Jacques Roubiac. VIII.—Revue Musicale: "Solange", à l'Opéra-Comique; "Cent pièces du XVIIIe siècle", par M. Camille Bellaigue. IX.—Chronique de La Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Chalmers, de l'Académie française. X.—Bibliographie.

A L'HOPITAL.

Mme Lucie Leonard, une femme de 67 ans, est arrivée à la Nouvelle-Orléans hier après-midi, pour se faire soigner à l'hôpital. Elle souffre d'une blessure au corps reçue dans un accident survenu à Harrisonburg.

RIXE.

Au cours d'une querelle survenue hier après-midi à l'angle des rues Howard et Thalle, entre Jessie Johnson et Alphonse Phillips, tous deux de couleur, le premier a tiré un coup de revolver sur son adversaire mais n'a pas atteint.

CHUTE.

Mme Patrick Whaling, une femme de 54 ans, a été prise d'un étourdissement hier matin alors qu'elle montait les escaliers en sa demeure rue Magazine 1316 et est tombée d'une hauteur de 15 pieds. Elle a eu le bras droit fracturé.



EDWIN HOLT, Dans la comédie de George Ade, "The Mayor and the Manicure", à l'Opéra.

Avery Blount proteste énergiquement son innocence.

Avery Blount l'assassin de la famille Breeland, qui la semaine dernière a été reconnu coupable de meurtre au premier degré par le Jury de la paroisse Tangipahoa, a été ramené mardi soir à la Nouvelle-Orléans et incarcéré dans la prison de paroisse. Cette mesure est prise pour mettre Blount dans l'impossibilité de se livrer à une tentative d'évasion avec l'aide de ses amis.

MORT SUBITE.

Vers onze heures hier matin, James Brown, un ouvrier de couleur demeurant rue Chippewa, 2419, est mort subitement alors qu'il travaillait à bord du steamship "Bluefields", amarré au pied de la rue Henderson. Le coroner a fait la leçon du corps, constatant que la mort avait été causée par une affection cardiaque.

Autre mort subite.

Wm. Horton, un homme de couleur, âgé de 44 ans est mort subitement hier après midi à deux heures, en sa demeure rue Melpomène 2432.

La vitesse des automobiles.

M. P. M. Milner, président de la Motor League, a soumis hier au maire Behrman diverses propositions visant à amender l'ordonnance municipale réglant la vitesse des automobiles dans les rues de la Nouvelle-Orléans.

Le drainage du troisième ward.

Le maire Behrman, le capitaine Fitzpatrick et le conseiller Frawley ont visité hier matin diverses rues situées dans le troisième ward afin de se rendre compte du bien fondé des nombreuses plaintes faites par les habitants de ce quartier au sujet des égouts.

INCENDIES.

Un incendie a détruit hier matin le cottage double portant le N° 215 rue Adam appartenant à Louis Williams. Les pertes matérielles sont estimées à 1,000 dollars en partie couvertes par une assurance.

A quatre heures hier après midi un feu a été découvert dans l'Eglise Méthodiste Epworth, située à l'angle des rues Cortez et Banks. Les flammes ont été éteintes par une pompe des environs.

Hier après-midi vers cinq heures une alarme a été donnée pour un feu découvert dans une bâtisse à l'angle des rues Scott et Toulouse, occupée par la Lawrence and Hamilton Feed Co.

La bâtisse a subi des dommages d'environ \$12,000 et la perte sur les marchandises s'élève à \$20,000. Les pertes sont couvertes par une assurance.

Feuilleton L'ARGENT ET L'AMOUR GRAND ROMAN INÉDIT PAR JACQUES BRIENNE PREMIÈRE PARTIE LE MOULIN DE FONT-COUVERTE XI (Suite.) Vous le voyez, madame Cassin, chaque jour notre situation

se grave; le mois prochain, je ne pourrai certainement plus vous payer. — Vous me paierez plus tard, madame Boissière. — Quand cela plus tard? Et en attendant, comment vivrez-vous? je vous l'ai dit ces jours-ci, le plus sage est de nous séparer. Cherchez un autre ménage; si par la suite la situation se modifie, je ne vous oublierai pas; vous viendrez d'ailleurs nous voir le dimanche. — Vous avez raison, soupira la pauvre infirme en cherchant à retenir des larmes prêtes à jaillir. Mais comme cela me fait de la peine de vous quitter. — Oroyez-vous mon ohagrin moindre que le vôtre? Mais il ne faut pas nous attendre l'une et l'autre, nous avons besoin de tout notre courage. — "Allons, au revoir, madame Cassin. Et madame Boissière l'avait reconduite à la porte et lui avait remis quelques pièces blanches au moment du dernier adieu. La situation alla toujours en empirant. Madame Boissière et sa fille continuèrent la misère et les privations qui en sont les conséquences. Elles furent obligées de porter au Mont de Piété les quelques bijoux, les menus objets jadis saisis de la débâcle; elles durent se passer de la blanchisserie, se plus aller chez la boa

cher et faire des économies sur le chauffage. — La pauvre mère, obligée d'imposer tant de privations à sa fille, était désespérée. Quand elle était seule, elle pleurait sans contrainte; mais dès que Martha reparaissait, elle trouvait la force de reprendre un visage souriant pour ne pas trop attrister la jeune fille. Quelques personnes charitables devinrent cette situation lui avaient offert de la faire entrer gratuitement dans un pensionnat où elle pourrait achever de préparer son brevet. La mère s'était révoltée à cette proposition. Se séparer de sa fille en un pareil moment! Rester seule dans leur petit logement! Elle frémissait à cette pensée. Mais le partage des mètres est de se sacrifier; elle le comprit vite. Elle songea qu'elle souffrirait moins lorsqu'elle pourrait se dire: — En ce moment-ci, j'ai froid, j'ai faim. Mais Martha travaille dans une telle bien chauffée; elle a bien déjeuné à midi et elle ignore mes souffrances! Elle se résigna donc à se séparer d'elle. Ce fut Martha qui l'accepta pas. Elle sentit que cette séparation serait la chose la plus cruelle du monde et qu'elle ne devait pas accepter cette preuve de sublime abnégation que lui

donnait sa mère. Elle refusa donc de la quitter. Elle avait alors quinze ans. Elle était grande, forte et assez raisonnable qu'on peut l'être à cet âge. — Non, mère chérie, je ne veux pas m'en aller. Que deviendrais-tu si je te laissais seule? Comment passerai-tu tes soirées? Tu pleureras sans doute. Non, non, je ne le veux pas. — Mais au moins tu pourrais préparer ton brevet à l'abri de tout souoi. — A quoi me servira mon brevet? Laisse-moi plutôt apprendre la machine à écrire. — Oh! Martha, que dis-tu là? — Mais quelle chose de sage et de raisonnable. On nous offre de s'apprendre gratuitement la dactylographie; avant six mois, je saurai écrire, et je pourrai gagner quelque argent. — Mais tu es trop jeune, ma pauvre enfant! — On n'est jamais trop jeune pour venir en aide à sa mère, conclut Martha en l'embrassant. Madame Boissière se résolvait à l'idée que sa fille irait gagner sa vie dans un bureau ou dans un magasin, derrière un comptoir. Elle avait reçu une éducation bourgeoise et suivait l'expression populaire, et il n'est toujours quelque chose. Mais sa fille revint à la charge et la mère comprit qu'elle serait obligée de céder. Pour éviter cette dure extré-

mité, elle eut une inspiration et tenta un coup d'audace qui lui réussit. Elle avait retrouvé à Paris, quelques années auparavant, un de ses cousins qu'elle fréquentait jadis, au temps où elle était riche et heureuse. Il s'appelait Henri de Ribière; c'était un ancien colonel de cavalerie en retraite. Il était marié, mais il n'avait jamais eu d'enfant. Madame Boissière avait commencé par mandir le hasard autour de la rencontre. Il est pénible, en effet, quand on est tombé de haut, de retrouver ceux qui vous ont connu riche et heureux. Cependant, elle eut le bon sens de se souvenir que les pauvres doivent souvent faire taire leurs sentiments et que son cousin pourrait lui être utile un jour. Elle se décida donc à renouer avec lui. Monsieur de Ribière l'accueillit affectueuxment, mais sa femme se montra hantale, froide et réservée. Elle le traita en parent pauvre qu'on ne reçoit que parce que l'on ne peut faire autrement. La mère de Martha fut cette nouvelle humiliation; elle espéra ses visites, les fit de plus en plus rares, sans les interrompre complètement. Au moment de sa plus grande misère, elle apprit que l'état de santé de madame de Ribière,

précaire depuis deux ans, s'était subitement aggravé. Une opération avait été jugée nécessaire. Elle eut alors une idée de génie. Elle confia Martha à une dame amie qui habitait la même maison et se rendit chez le comte de Ribière. Introduite auprès de la malade: — Ma cousine, lui dit-elle, j'ai appris que vous étiez souffrante; je viens vous soigner et tenir votre maison pour quelques jours. La femme du colonel souffrait trop en ce moment pour songer à lui faire remarquer que sa présence n'était pas indispensable. Quant à monsieur de Ribière, un peu étonné le premier jour, il se fêlicita dès le lendemain de la présence d'une parente serviable, dévouée, qui faisait marcher la maison, dirigeait les domestiques et les gardes-malades. Au bout de quelques jours il s'était si bien habitué à elle, qu'il aurait été désolé de la voir partir. L'opération pratiquée avait été suivie de graves complications, et l'état de madame de Ribière était pour ainsi dire désespéré. Elle souffrait continuellement et se rendait compte de la gravité de son état. Comme son mari, elle s'était habitée à la présence de madame Boissière, qui la soignait avec

bonne humeur, intelligence et dévouement. Un jour qu'elle allait un peu mieux, elle se montra timide. — Comment va votre fille? — Elle va bien, elle travaille. — Pourquoi ne vient-elle pas nous voir? — Elle craint de vous déranger. — C'est la seule raison qui l'empêche de venir? — Mais oui, la seule, ma cousine. — Oh! ce n'est pas sérieux, ma chère amie! Allez donc la chercher tout de suite et faites-la préparer un lit; sa présence apportera un peu de gaieté dans notre triste intérieur. Et, à son tour, Martha vint s'installer chez ses cousins. La malade ne pougait plus se lever. Le comte prenait ses repas avec madame Boissière et sa fille, et cessait ensuite avec Martha, dont la bonne grâce et la douceur l'avaient séduit. Quelquefois il causait avec elle, prenant un vif plaisir à conduire et à promener cette grande et belle enfant. Madame de Ribière s'en aperçut; elle souffrit peut-être, mais elle ne s'en plaignit pas. La mort la guettait, elle le savait. Que deviendrait son mari, quand elle ne serait plus là? Comment organiserait-il sa vie?